

**VOTRE JOURNAL
DE QUARTIER**

La Page, journal de quartier dans le 14^e, est publié par l'association de bénévoles L'Equip'Page. Elle est ouverte à tous et toutes : vous pouvez vous joindre à nous, nous envoyer vos articles ou vos informations (BP53, 75014 Paris Cedex), ou téléphoner au 45.41.75.80. (répondeur).

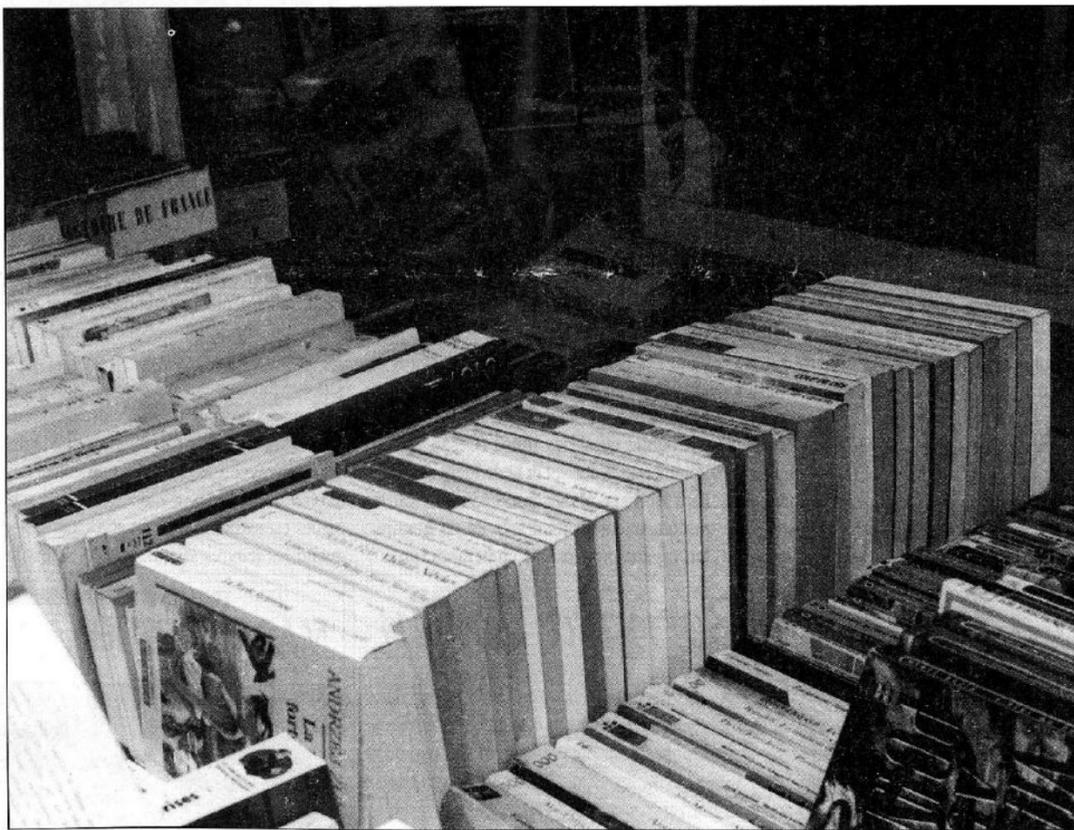
La Page

Du Mont Parnasse au Mont Rouge N° 21 - 8 F

Libraires de quartier

LEUR VIE EST UN ROMAN

Voilà l'été. Pour beaucoup d'entre nous, la saison du temps libéré. Tous ces jours sans travail, tous ces mois sans La Page... autant d'heures disponibles pour les livres. Les libraires du quartier nous invitent à la découverte. Portraits de deux d'entre eux : l'un est aussi écrivain, l'autre bouquiniste. L'aventure est entre les lignes (lire pages 2 et 3).



QUARANTE ANS DE CINEMA

Agnès Varda publie «Varda par Agnès», livre-étape dans sa carrière de cinéaste. Rencontre avec l'auteur des «Daguerréotypes» (lire page 3).

PHOTO : QUI A EU CETTE IDEE FOLLE ?

Au fil des rues du 14^e, visite guidée au pays des inventeurs de la photographie, de Niepce à Daguerre en passant par Arago (lire page 5).



RETOUR A LA LIBERTE

Les bénévoles du MRS aident les sortants de prison à retrouver les chemins de la liberté. Une réinsertion sociale qui, fondamentalement, s'obtient par le travail (lire page 4).

MARCHE COUVERT: LES HARICOTS SONT- ILS CUITS?

Le 3 mai, les permis de démolir et de construire du 19 rue Daguerre ont été accordés par le maire de Paris (le point page 7).



RENCONTRER LA PAGE

Mercredi 29 juin à partir de 20 h 30, vous pouvez venir rencontrer des membres de l'équipe qui réalise le journal, pour bavarder et prendre un verre. Des photos de la fête du 8 mai seront présentées à cette occasion. C'est au restaurant Le Citoyen : 22 rue Daguerre, au sous-sol.

C'était la fête !

LES STANDS s'étendaient tout au long de la rue piétonne, entre les terrasses des cafés et les étals des autres boutiques, exceptionnellement ouverts pour l'occasion. Sur les scènes improvisées, musiciens, chanteurs, danseurs et poètes se sont relayés : l'attroupement des spectateurs bloquait souvent la rue, surtout quand les artistes leur proposaient de chanter avec eux ou les incitaient à danser.

Des habitants du quartier, petits et grands, répondant à l'appel de La Page de «vider leurs greniers», devenaient brocanteurs l'espace d'un après-midi en proposant livres, jouets, vêtements... Les enfants étaient particulièrement nombreux ; beaucoup se firent grimer au stand de maquillage. Des associations du quartier (la Bélière, l'atelier La Couleur, la Tour de Babel, le Mrap, la Ligue des droits de l'homme, Daguerrsectes, la Confédération nationale des locataires, Agir contre le chômage, Ras l'Front, etc.) ont pu faire connaître leurs activités ou leurs combats, sans oublier nos voi-



sins de La Gazette du 13^e...

C'était le 8 mai, les habitants du 14^e avaient répondu à l'invitation de leur journal préféré. Ils étaient venus par centaines rue Daguerre pour fêter avec nous la sortie du n°20 de La Page : six ans déjà, bientôt l'âge de raison!

Merci au soleil d'être resté toute la journée, et à la pluie d'avoir attendu le soir pour nous rafraîchir. Merci à l'association L'Art scène, spécialisée dans l'organisation de spectacles, et en particulier à René Dutrey. Merci aux artistes, qui bénévolement ont donné à la fête leurs cœurs pour notre joie. Merci aussi aux commerçants qui ont contribué au financement de la fête avant le 8 mai : le restaurant Le Citoyen, la coopérative Biocoop, la librairie Alias et la boutique Nicolas de la rue Daguerre.

Enfin, merci à vous tous d'être venus ; vous nous avez donné envie de remettre ça l'année prochaine.

PREMIER ROMAN

Marie Gorfi a choisi notre quartier, son quartier, pour son premier roman. Une partie de l'action se déroule au 73 rue Daguerre, nommé «le lieu» dans «Des Nuisés et des jours». Ce bar de nuit, de son vrai nom «Express 14», est fermé depuis plus d'un an pour cause d'effondrement du plafond et sa propriétaire, Juliette se bat contre la lenteur de la reconstruction.

L'auteur explique: «J'ai publié ce roman, d'abord pour me faire plaisir, ensuite pour que cela serve aux femmes qui, comme moi, vivent tous les jours des situations qui ressemblent à un roman, ou plutôt vivent un roman qu'on appelle la vie».

Très personnel, autobiographique semble-t-il, ce roman permet de retrouver l'ambiance de ces bars de nuit du 14e où Georgette —l'héroïne— tente d'oublier la douleur de sa séparation d'avec Parfait...

«Des Nuisés et des jours» est édité par La Pensée universelle.

GUEGUERRE RUE DAGUERRE

M. Dupuy, libraire de son état, préside le dynamique «Centre commercial Daguerre» regroupant quelques marchands, sis en la partie piétonne de la rue Daguerre. C'est sur cette ligue que le maire s'est appuyé pour faire triompher le projet de destruction de l'actuel marché couvert contre lequel une pétition, soutenue par La Page, avait recueilli plus de deux mille signatures. Les jeux démocratiques sont ainsi faits qu'une poignée de commerçants avisés vaut bien deux mille quidam.

Notre libraire avait donc tout pour être satisfait. Pourtant, il lui restait une mission à accomplir. Enfouissant Rossinante, on le vit déployer toute sa fougue et décupler ses efforts pour empêcher que la fête, organisée le 8 mai par La Page ait lieu.

Il se targua, haut et fort, d'avoir suffisamment d'influence pour convaincre le maire de nous en refuser l'autorisation (alors qu'en fait, c'est la préfecture qui est habilitée à l'accorder). Il tenta de nous faire perdre le soutien de généreux «sponsors» en affichant son intention de fermer sa librairie le jour de la fête.

Quand il vit que les dieux, cette fois, le boudaient, M. Dupuy en habile tacticien, tourna casaque et, à brides abattues, sut profiter de notre fête. Sollicitant le cabinet du Préfet pour faire déplacer la scène musicale prévue devant son officine, il tint boutique le 8 mai après-midi, s'avisant avec l'à-propos qui sied aux bonimenteurs, qu'un client (fût-il appâté par La Page) vaut bien un compromis.

C'est la goutte qui fit déborder le puits. Mais cette goutte a glissé sur nos plumes de vilain petit «canard» puisque la fête fut un succès.

La Page

RENCONTRE

Le journal Politis organise les premiers mardis de chaque mois, une rencontre-débat autour de questions liées à l'art et à la culture. Le 7 juin, à 20h, on parlera donc de «la restauration des œuvres d'art: obligation? Illusion? Phantasme?» C'est à l'Entrepôt, 7 rue Francis de Pressensé.

CHOCOLATS BELGES

Daskalidès

21, rue Daguerre - 75014 Paris
Tél.: 43.22.23.60.

LIBRAIRIE ALIAS

Trafic d'art rue Boulard

«Ce journal à la con, ils n'ont jamais parlé de moi!»

Léo, «tenancier» de la librairie Alias, 21 rue Boulard, est comme cela. Son antre est aussi un lieu de rencontre et une librairie très spécialisée.

SAMEDI, début d'après-midi, Léo fait table ouverte. Du vin rouge (du bon, en général), de la charcuterie, du fromage. Quelques amis qui viennent là discuter. Selon les jours, les sujets abordés sont très divers: des potins du quartier, la nature profonde de tel peintre, la qualité du vin, l'attitude de tel ou tel de nos gouvernants. Régulièrement, Léo s'empare, ou feint de le faire.

Quand on entre dans sa boutique, on sent une atmosphère particulière. Bien sûr, Léo est un marchand (dur en affaire, paraît-il), mais la personne qui est entrée dans la boutique, cet après-midi-là, et s'est trouvée embringuée dans une discussion sur les qualités humaines du peintre présenté dans le livre qu'elle avait choisi, ne se retrouvait pas dans un rapport marchand. Telle autre qui attendait les conseils du libraire a du être patiente: Léo était parti dans autre chose.

RÉUNIR LES ARTS

A un autre moment, le client sera étonné par les connaissances de Léo et par sa disponibilité. Après des études littéraires, Léo a fait beaucoup de choses: il a été prof et a pas mal bourlingué dans le théâtre. En 1984, il a ouvert cette librairie parce qu'il voulait faire ce qui lui tenait à cœur. «Ce qui me semble intéressant, c'est les interrelations entre les arts. Il faut les réunir, arrêter de tout saucissonner. Alors, dans ma librairie, j'essaie d'avoir le maximum de choses. Je voudrais pouvoir répondre à toutes les demandes. C'est pourquoi en beaux-arts, en photo, en ciné, en spectacles; je vends des livres neufs

mais je fais aussi beaucoup d'occasions. C'est marrant d'ailleurs parce que ça fait deux métiers très différents: en matière de livres neufs, la difficulté ne réside pas dans le fait de se procurer les livres mais de les vendre. Pour l'occasion, c'est exactement le contraire.» A parler avec lui, c'est évident: il aime les arts...

Les boutiques de ce type sont rares à Paris. C'est pourquoi sa clientèle déborde le quartier. «Il y a même des Japonais qui viennent exprès me voir». Mais les livres d'art sont en général très chers. «L'exclusion, il y a dix ans, on n'en parlait pas beaucoup. Moi, j'ai jamais voulu exclure une génération ou un milieu social. Même si ma librairie est très spécialisée, j'ai toujours un stock de livres à bas prix. Même dans l'art, je me souviens de cette vieille dame à qui j'ai commencé à faire découvrir l'art avec un bouquin à dix balles. Maintenant, grâce à la relation de confiance que nous avons instaurée, elle en achète d'elle-même des plus chers.» Cette diversité, ces contacts permettent à Léo d'être présent dans la vie du quartier.

JE NE VENDS PAS DES SAVONNETTES

Par exemple, lorsqu'il sort sa grande balance pour vendre ses livres au poids (il le fera cette année, le week-end des 25 et 26 juin), c'est pour animer le quartier (c'est aussi pour écouler les stocks qu'il accumule lorsqu'il rachète des «bibliothèques» entières). De même, régulièrement, il organise des expositions dans sa boutique. Photos, peintures, sculptures: cela ne fait que rajouter au joyeux bordel qui y règne. Comme souvent, l'organisateur du bordel s'y retrouve très bien et on est souvent étonné par Léo qui trouve aussitôt le bouquin demandé.

Il publie aussi des lithos (César, Takis, Pommeruelle, Jolivet et la dernière de Jean-Paul Huftier). «Pour moi, l'édition c'est le prolongement de mon activité de libraire. Un regard moderne et contemporain sur



l'art suppose de participer au présent, d'être une force provocatrice, par exemple par l'édition. En plus, ces choses-là me font oublier le côté boutique qui m'emm...»

Quand il est parti, difficile de l'arrêter: «Tu sais que j'ai énormément de catalogues d'art contemporain depuis 1945. Pour réaliser des catalogues raisonnés (j'ai appris qu'il s'agissait de livres censés reprendre l'ensemble des œuvres d'un artiste), mon fonds de catalogues est extraordinaire. Et après une expo, quand les œuvres sont dispersées, c'est la

seule trace qui reste. J'ai des idées pour le mettre à la disposition des amateurs. 50 mètres carrés, c'est nul, il m'en faudrait 400». «Je veux faire tout ça dans une ambiance agréable, bon vivante, conviviale...» Les cochonnailles et le vin sont terminés. Jusqu'à la prochaine fois...

Bruno Négroni

La librairie Alias est un dépôt de La Page. Outre le numéro en cours, vous pouvez vous y procurer l'essentiel des anciens numéros.

La vitrine de Bernard Bertin

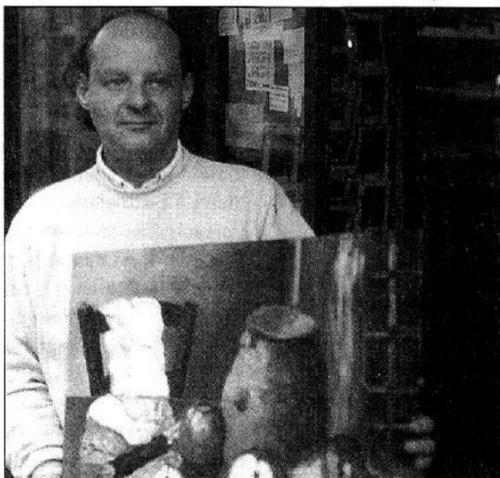
UNE fois de plus, on ne peut s'empêcher de s'arrêter devant les vitrines de l'unique dépôt de presse de la rue Gassendi. Le propriétaire, Bernard Bertin, y expose une collection d'archives d'anciens journaux. D'«Excelsior» (26 mai 1917), avec les grèves féminines à la «une», au «Monde» du mois dernier, en passant par «Le Parisien libéré» (8 septembre 1944), avec «Les Alliés entrent en Hollande». S'y côtoient «L'Illustration», «Ciné-Monde» et des photos de Gérard Philippe, Suzanne Cloutier, François Périer et Marie Daems. On y découvre également un assortiment de couvertures qui témoignent du siècle passé, et des plaques gravées qui ont servi à l'illustration de romans populaires de 1870 à 1880.

A droite de la vitrine, des livres d'art... Violon d'Ingres de M. Bertin, qui expose quelques-unes de ses toiles à l'intérieur du magasin. Il est trop modeste pour exposer ses œuvres au Salon de la mairie. Tout au long de l'année, Bernard Bertin propose des

témoignages d'une vraie culture populaire dans cette rue qui porte le nom d'un grand savant, philosophe, historien, astronome et physicien, Pierre Gassendi, fougueux adversaire de Descartes.

Pour de plus amples informations, questionnez Bernard Bertin... Le petit libraire du 27, rue Gassendi est un modèle de dévouement que vous ne trouverez pas dans les grandes surfaces. Rendez-vous à la prochaine exposition de vitrine... Tel: 43.20.94.69.

John Kirby Abraham



MADAME RENÉE



Marchande de journaux au 68 avenue Jean-Moulin, a déjà eu les «honneurs» de nos colonnes. Dans La Page n°10, un lecteur nous écrivait pour nous dire combien ce «caractère» jouait un rôle important dans la vie de son «bout de trottoir». Non contente d'ouvrir sa boutique chaque jour et de rendre maints petits services de voisinage, Mme Renée met La Page bien en évidence sur ses présentoirs; elle est aujourd'hui en passe de devenir un de nos principaux points de diffusion. Début mai, elle avait en effet vendu près de 150 exemplaires de notre n°20, qui titrait il est vrai sur ses voisins du 36 avenue Jean-Moulin. Chapeau, et merci!

ABONNEZ-VOUS A LA PAGE

Cinq numéros: 40F (soutien: 100F). Adressez ce bulletin et votre chèque à l'ordre de L'Equip'Page, BP53, Paris Cedex 14.

Nom.....
Prénom.....
Adresse.....

Un libraire écrivain

L'OREILLE ET LA PLUME

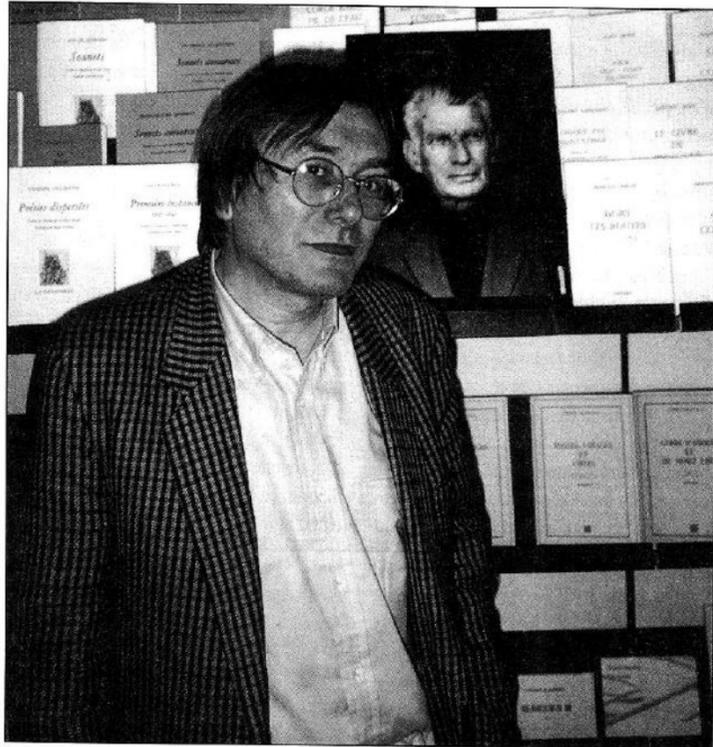
C'est dans une petite librairie du boulevard Saint-Jacques qu'est née «la vieille dame du libraire», un roman grave et doux, récit poignant d'une année de visites d'une vieille dame à son libraire. Un texte qui nous permet de découvrir que ce libraire est aussi un écrivain, et non des moindres.

IL Y A sept ans, François Perche rachète une petite librairie sombre à une vieille marchande de journaux. Il peint les murs en blanc, expose dans sa vitrine les livres des auteurs qu'il aime, installe des chaises, met de la musique, et attend. La magie du lieu opère presque immédiatement. Les gens viennent, mais pas seulement pour acheter des livres. Ils viennent pour parler. De tous les âges, de toutes les professions, ils viennent là pour qu'on les écoute.

Parmi eux, une vieille dame de 78 ans. Tous les soirs, avant la fermeture, elle vient lui raconter sa solitude, son désespoir. Cette détresse, distillée quotidiennement, devient pour le libraire une obsession; il se met à écrire: «Il fallait que je me libère, il fallait que ça sorte. C'était une soupape de sécurité, pour ne pas exploser». Commence le long travail de l'écriture. Certains jours, François Perche n'en peut plus: «Parfois, ça m'obsédait tellement que je disais, je ne veux plus en entendre parler, je faisais autre chose... Et puis ça reprenait, il fallait que je m'y mette».

LA PLUME DIABOLIQUE

Ce n'est pas la première fois que François Perche prend la plume: il a déjà publié des recueils de poèmes, écrit des pièces de théâtre; mais il vient de traverser une



longue période de silence. La rencontre de cette vieille dame marque pour lui le signal d'un nouveau départ. Au fil de l'écriture, l'histoire se transforme, l'auteur la retravaille, y met sa part d'imaginaire. Mais il arrive, le soir, qu'elle lui raconte ce qu'il a inventé la veille.

Un jour, François Perche met un point final à son roman. Ce même jour, la vieille dame entre dans sa boutique, le remercie pour «tous ces instants de pureté que nous avons passés ensemble», puis sort pour ne plus jamais revenir.

L'inquiétude monte parmi le petit groupe des habitués de la librairie: peur que la réalité n'ait rejoint la fiction, que la mort de la vieille dame dans le roman ait coïncidé avec celle de son modèle. Un groupe d'étudiants part à sa recherche, quadrille le quar-

tier, interroge les concierges. L'un d'eux la retrouve, finalement bien vivante, lui propose de revenir à la librairie. Mais la vieille dame est formelle: le libraire, c'est le diable, elle ne veut plus le voir; un jour, elle lui a demandé s'il était prêtre, et il aurait répondu par un rire satanique.

LA GRANDE OREILLE

Le temps passe. Un jour, Claire d'Aurélié, représentante d'une maison de poésie, avec qui François Perche est devenu ami, décide de monter une maison d'édition, «Paupières de terre»; elle lui demande un manuscrit; il lui confie l'histoire de la vieille dame. Deux jours plus tard, elle décide de le publier.

Le libraire ne s'arrête plus d'écrire: «J'écris comme s'il y avait urgence, parce

que je suis resté longtemps sans le faire. Je me suis rendu compte que j'avais des choses en moi, qui ne demandaient qu'à sortir, une fois que j'avais la plume en main». Il écrit dans sa librairie, au milieu des livres, pendant les moments creux. Beaucoup de ses textes (dont dix romans en sept ans!) sont inspirés par ce qu'il entend tous les jours dans sa boutique. Dans le quartier, on l'appelle «la grande oreille», parce qu'il sait écouter les gens.

Peu de temps avant la parution du livre, la vieille dame réapparaît sur le trottoir, comme si elle sentait quelque chose, mais sans revenir dans la boutique. Au moment où le livre sort, François Perche organise une petite soirée boulevard Saint-Jacques. Il quitte la librairie avec quelques amis, pour aller au restaurant, et tombe sur la vieille dame. Deux de ses amis vont lui parler, lui dire que c'est dommage qu'elle ne vienne plus voir le libraire. «C'est un menteur», répond la vieille dame, «je ne veux plus le voir. Quelquefois il est blond, quelquefois il est brun, et quand je lui demande s'il se teint les cheveux, il me répond que non.»

Denise —elle s'appelle Denise— n'a sans doute jamais su que le libraire avait écrit ce livre. Il l'a revue une autre fois, sur le boulevard; il s'est approché d'elle pour lui parler, mais à mesure qu'il distinguait son visage, il s'est aperçu qu'elle marchait les yeux fermés; quand il est arrivé à sa hauteur, elle a mis ses mains sur les oreilles. Une dernière fois, il l'a rencontrée, au coin du métro où il allait en courant, il lui est quasiment rentré dedans, «à l'odeur je l'ai reconnue, j'ai vu que c'était elle, mais elle avait encore fermé les yeux, alors j'ai dit: "Excusez-moi madame" et puis je suis parti. Depuis, on ne l'a pas revue».

Le livre a été tiré à 1300 exemplaires. Il est sorti en février 92, et se vend plutôt bien (1000 exemplaires, et on en demande toujours). Grâce à sa parution, François Perche

a rencontré beaucoup de gens, des inconnus, touchés par la justesse de son propos, ou des personnes qui l'avaient connu et qui ont pu retrouver sa trace à cette occasion. «C'est un livre qui m'a fait rencontrer beaucoup de gens, des gens qui m'ont écrit, qui sont venus me voir, beaucoup de vieilles dames...

LE LIVRE QUI GUÉRIT

Il y en a une qui m'a dit: "Depuis que j'ai lu votre livre, je ne vais plus chez le médecin. J'étais toujours fatiguée, et j'allais toujours le voir, maintenant que j'ai lu votre livre, je me rends compte que ce n'est pas une maladie, c'est la vieillesse". Il a aussi retrouvé des amis d'enfance, qui ont reconnu son nom. Récemment, Thierry Grave, un sculpteur touché par ce livre qu'il a découvert par hasard, a même décidé d'en faire une sculpture: une sorte de machine comprenant un disque sans fin, sur lequel le texte est gravé, et une loupe, permettant de le lire.

La librairie n'a pas changé; elle est toujours un lieu d'échange, un lieu où se tissent des relations, des amitiés, où l'on vient pour parler. Les auteurs qu'on y découvre ne sont pas toujours connus, mais tous ont été choisis par François Perche pour la qualité de leurs textes. De temps en temps, il organise des lectures, ou des expositions de peinture. Depuis la parution de son premier roman, il a envoyé ses manuscrits aux éditeurs. Certains, en particulier les Éditions de Minuit, suivent son travail avec intérêt, mais aucun n'a encore accepté de le publier. «Ils disent que je ne suis pas assez connu. Pourtant, il faudrait bien que ça commence... Mais ça ne fait rien, j'écris toujours, j'en ai plusieurs en train, ça se bouscule».

Béatrice Hammer

«Je suis la vieille dame du libraire», de François Perche, aux Éditions Paupières de terre, 75F. En vente, entre autres, dans la librairie de l'auteur, 49 boulevard Saint-Jacques.

UN AUTEUR DU QUARTIER

Varda par Agnès

Le premier jour du printemps, la librairie «L'Arbre à lettres», rue Boulard, aurait pu être le théâtre digne d'une scène de «Daguerréotypes», le téléfilm d'Agnès Varda réalisé en 1975. En effet, tous les voisins du quartier étaient là pour fêter la sortie de son premier livre... Riche en photographies, «Varda par Agnès» raconte la vie de la photographe et de la fameuse réalisatrice.

NOTRE première question, sur le bilan de quarante années derrière l'objectif, elle a ri en disant: «Vous croyez que j'en ai fini? Pas du tout!» Elle nous a expliqué que, pour cette signature, elle a dû interrompre son travail, un nouveau scénario. L'occasion pour elle d'être entourée d'amis et... d'encouragement.

Nous avons demandé à Agnès Varda si elle était une cinéaste féministe. Faisant allusion aux enfants qui jouaient près de

nous, elle a évoqué l'aspect féminin de l'enfant et l'amour qu'elle a pour eux. Qu'ils soient bruyants ou calmes, Varda travaille avec et pour les enfants. Son livre témoigne de l'étroite relation existant entre sa vie professionnelle et sa vie familiale.

«JE NE FAIS PAS DE POLITIQUE»

Ses admirateurs satisfaits et sa tâche accomplie, Agnès Varda a abordé avec nous le problème du cinéma actuel. Bien sûr, c'est encore le 7e art, nous a-t-elle fait remarquer. Mais en termes d'économie, c'est surtout une industrie. Pour certains cinéastes qui ont quelque chose à dire, à partager, (Fellini, Renoir, Wells, Woody Allen...), il n'est pas question de se laisser corrompre par le système. Qu'ils aient fait fortune ou qu'ils se soient ruinés, l'important c'est d'avoir fait des films superbes et inoubliables.

«Quel est votre meilleur souvenir de réalisateur?»

— Ma plus forte impression date de «Sans toi ni loi», en 1985, avec Sandrine Bonnaire. Sa personnalité et la gravité du sujet autour des sans domicile fixe sans doute...



— Faites-vous de la politique?

— Non, mais les gens ne devraient pas être exploités. Je déteste le fascisme, le racisme et le sexisme, et j'essaie de lutter contre.

— Quel est le sujet de votre nouveau film?

— Il s'intitule «Les Cents et une nuits».

C'est un long métrage pour le centenaire du cinéma, en 1995. Avec Michel Piccoli et Marcello Mastroianni...

IL FAUT AVOIR DES RACINES

Agnès Varda reconnaît son attachement pour la rue Daguerre. C'est là qu'elle vit depuis quarante ans; c'est là qu'elle a par-

tagé les années avec son mari Jacques Demy («Lola», «Les parapluies de Cherbourg») aujourd'hui disparu. Comment ne pas reconnaître l'attachement de ce couple à la rue qui porte le nom du célèbre inventeur (procédé «daguerréotype») précurseur de la photographie?

«J'habite le quartier depuis quarante ans! Je l'aime et j'y suis vraiment attachée. Quand on voyage beaucoup, il faut avoir des racines», nous confie-t-elle.

Une rétrospective des films d'Agnès Varda organisée par la Cinémathèque française coïncide avec la sortie de «Varda par Agnès». A cette occasion, Dominique

Paini, directeur de la Cinémathèque, écrit: «A-t-on suffisamment remarqué qu'au delà de la vitalité hors du commun qui se dégage des films d'Agnès Varda, le sujet secret de ces derniers est celui de la jeunesse?»

A deux pas de la rue Daguerre M. Andrea Polga, du cinéma Le Denfert, regrette de n'avoir pas encore reçu Agnès Varda dans sa petite salle pour une projection d'un de ses films. «Les intérêts financiers des puissants distributeurs passent avant l'altruisme et le voisinage», avoue-t-il.

Mais pour Agnès Varda, «la fête continue!»

John Kirby Abraham

RUE DE GERGOVIE: TOUS LOCATAIRES

Il serait particulièrement choquant et contraire à tous nos principes de droit qu'en tant qu'occupants réguliers les locataires d'un hôtel meublé puissent faire l'objet d'une expulsion sans jamais avoir été partie à l'instance ni même informés de son déroulement ou sans au moins avoir reçu régulièrement congé dans le respect d'un préavis conforme à l'usage des lieux et en cas de résistance sans avoir été l'objet d'un titre d'expulsion les concernant directement (arrêt de la cour d'appel de Paris, 16e chambre, 1er mars 1994).

Grâce à l'action de l'association Droit au logement et de son avocat maître François Breteau, les habitants du 29bis rue de Gergovie, ayant «la qualité d'occupants réguliers de l'hôtel meublé», ne seront pas expulsés comme l'avait demandé le Comptoir des banques (ex-Comptoir des entrepreneurs), propriétaire de l'endroit (voir La Page n°19).

Ils restent donc, mais il serait difficile, si l'on considère l'état des lieux, de croire que tout va pour le mieux (voir encadré). Il faudrait d'abord procéder à une réfection des locaux et, pour cela, que les occupants (près de quarante personnes, hommes, femmes et enfants) puissent bénéficier d'un vrai bail. Mais l'objectif final, le seul réellement satisfaisant pour régler leur problème, avec ou sans l'aide du Comptoir des banques, serait le relogement de ces familles dans des conditions décentes qui tiennent compte de leurs revenus.

En attendant, on peut continuer à leur rendre visite et leur montrer ainsi qu'on ne les oublie pas. C'est bon pour le moral (le leur, surtout...).

Jean Lévy

«DENFERT ET ALESIA-MONTSOURIS, LOGEMENTS ET ESPACES VERTS».

Tel est le titre d'une information parue dans le numéro 19 du «Nouveau Journal du 14e». Une exposition sur le quartier Alésia-Montsouris se tient en effet à la mairie jusqu'au 29 juin afin de recueillir les suggestions des habitants. Seuls sont présentés des hypothèses d'utilisation de l'espace, des contraintes du terrain et des nuisances (bruit du RER). Une réunion publique à la mairie est prévue le 23 juin à 18h30, pour dégager les grands axes de cette concertation. Les affiches annonçant cette exposition sont rares, mais venez nombreux vous informer pour que nous puissions réfléchir au devenir de notre quartier et nous exprimer sur ces projets, en connaissance de cause, avant qu'il ne soit trop tard!

ART-TABAC



JOURNAUX
LOTO
CADEAUX

2, Place de Catalogne
Tel: 40 47 66 50

BENEVOLAT

Sortir de prison

Le Mouvement pour la réinsertion sociale aide les sortants de prison.

C'EST avec deux bénévoles du MRS (ils sont en tout une trentaine, pour la plupart des retraités, à donner quelques heures de leur semaine pour accueillir les libérés) que nous nous retrouvons à la terrasse d'un café, place Denfert-Rochereau.

Pour un détenu, tout n'est pas résolu quand il se retrouve sur le trottoir de la Santé à huit heures du matin avec son baluchon. Ce n'est pas si facile de sortir de prison, de passer brutalement de la détention à la liberté: souvent en rupture avec leur famille, parfois accrochés à l'alcool ou à la drogue, n'ayant pas toujours de papiers d'identité et rarement une formation ou une expérience professionnelle... Autant dire qu'aussitôt libres, ils sont déjà exclus.

Dans ses quatre permanences de la région parisienne (dont celle du 14e, au 7ter de la rue d'Alésia), des bénévoles accueillent les libérés à leur sortie de cabane: la Santé, mais aussi Fresnes, Fleury-Mérogis, Bois-d'Arcy... L'aide dispensée est diverse: dépannages urgents (hébergement, nourriture, transport, vêtements, boîte aux lettres), démarches administratives, aide à la recherche d'emploi...

«Fondamentalement, dit Bernard, la réinsertion s'obtient par le travail». C'est la raison pour laquelle le plus important est

d'aiguiller le sortant de prison vers les organismes sociaux ad hoc. Mais ça n'empêche pas de régler également des petits problèmes concrets (réserver un billet de train, payer une nuit d'hôtel, donner des adresses de repas gratuits, dépanner d'un peu d'argent ou d'un timbre fiscal) et de prendre du temps pour écouter.

Les bénévoles sont vigilants à ce que, dès l'entrevue, le libéré ne soit pas dans un rapport «assistant-assisté», mais soit véritablement acteur du dialogue qui s'instaure: pas question de lui donner de leçon, ils l'aident plutôt à se prendre en charge. Avec leurs cheveux virant vers le blanc, ils inspirent confiance aux sortants de prison en mal de racines: ils ont «la sagesse des anciens»; c'est peut-être pour cela qu'il y a peu de vio-

il ne sait pas trop ce qu'ils deviennent. Comme le dit Anne, «c'est un peu un coup d'épée dans l'eau». Le mouvement a récemment reçu une carte postale d'un ancien sortant de prison qui annonçait qu'il avait rechuté et qui prévenait de sa visite prochaine!

Mais comment mesurer des «résultats», en fonction de quels critères? L'essentiel n'est-il pas que tel sortant de prison ait pu obtenir un billet de train pour retrouver sa famille, tel autre une carte d'identité ou un troisième rendez-vous à l'ANPE? Parler de la réinsertion dans notre société, expliquer ce qui les motive à travailler dans ce domaine, ça ne branche pas trop Anne et Bernard. La théorie, ça n'est pas leur fort. Ils se contentent d'agir concrètement, au cas par cas, jour



lence à déplorer de la part des libérés, même si l'atmosphère est parfois tendue à la permanence, quand l'accueillant fait patienter trop longtemps ou refuse de donner de l'argent.

UN COUP D'ÉPÉE DANS L'EAU?

Le MRS essaie de suivre au maximum les sortants de prison qu'il aide, mais bien souvent, ceux-ci ne donnent pas de nouvelles,

après jour. Et ils s'en tirent plutôt bien.

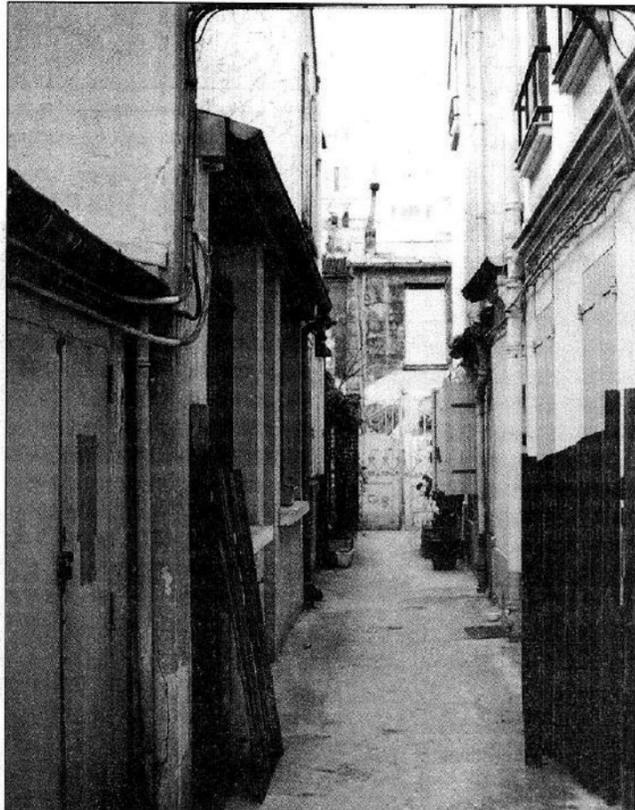
Nous nous disons au revoir en vitesse, car une averse se prépare. En rentrant chez moi sous la pluie, je pense à ceux qui, à quelques centaines de mètres d'ici, ne peuvent la regarder tomber qu'à travers des barreaux.

Laurent Contamin

Mouvement pour la réinsertion sociale: 4-14, rue Ferrus. Tél: 45.88.00.23.

RENDEZ-NOUS L'IMPASSE FLORIMONT

In memoriam Suc et Lapointe
Jeanne et Marcel Le Bonniec
Rendez-nous l'impasse Florimont
ce coin d'paradis
où oncle Georges forgeait chansons
Rendez-nous l'impasse Florimont
Un bon geste monsieur le Ministre
qu'on dit Toubon
Gardez-nous près de Plaisance
la toute petite maison de l'Auvergnat
celle de Jeanne
son arbre sa canne et l'amandier de sa mie
Rendez-nous l'impasse Florimont
là où vivaient La Planche
quelques greffiers et Gros-Bidon
Rendez-nous l'impasse Florimont
Un bon geste
Monsieur le Ministre
que l'on dit Toubon
Rendez-nous l'impasse Florimont
Ce coin de Paris
où oncle Georges forgeait chansons
Rendez-nous les sabots d'Hélène
Brave Martin Fernande et la femme d'Hector
Rendez-nous quelques coins d'parapluies
un bon geste Monsieur le Ministre
que l'on dit Toubon
on ne vous demande pas la Tour de Nesles
ni Trianon
juste un petit geste pour la bonne chanson
de France et des environs
Ne cassez rien
chassez vos bulls et vos camions
écoutez comme l'impasse bourdonne avec le printemps
ils sont tous là Monsieur le Ministre
François Villon en tête et Corbière Rimbaud Verlaine
et Rictus Bruant Vaché Laforgue Crevel Duprez Suc Lapointe
et Vigneau Moreau Hégesippe Vian Guinsbarre Ferré Barouh
l'ami Quibel Artaud Sire Fanon les gardes de Brociélande et les



félibriges Barnabooth et Larbaud Bibi la Purée et Le Rouge
Larguier Ponchon Blaise et Guillaume
Monsieur le Ministre ils sont tous là avec la même requête
Ils parlent tous français monsieur qu'on dit Toubon
Rendez-nous l'impasse Florimont
Ce vieux coin de Parouart quatorzième
où oncle Georges forgeait chansons
Oh juste un geste Monsieur le Ministre de toutes les cultures
que l'on dit Toubon

Gilles Durieux

ON FAIT PAS D'POLITIQUE

Des gens qui ne connaissent pas encore La Page -oui, il en existe- se demandent -et nous demandent- parfois «de quelle tendance est ce journal?» ou bien encore «est-ce que c'est politique?» Il faut bien avouer que notre premier réflexe est de répondre que non, bien sûr, ce journal n'est pas un journal politique, en tout cas pas le journal d'un parti. Certes, le fait de prendre, de-ci de-là, un accent critique, voire contestataire vis-à-vis -entre autres- d'initiatives municipales, peut donner le sentiment que nous sommes nécessairement d'un parti. C'est qu'en ces temps de consensus mou ou de conformisme simplificateur, la moindre once d'opinion dissonante dérange. Pour couper court à toute rumeur, nous vous apportons, en exclusivité, la preuve incontournable de notre absolue neutralité politique, que dis-je de notre immaculée pureté.

Procédons par l'absurde. Si La Page était un journal politique, une sorte de sous-marin téléguidé par un parti pour noyauter le quartier, aurait-il pu, un seul instant, résister à la tentation de vous parler, avec force analyses circonstanciées et digressions généralisantes, des différentes manifestations contre le CIP? Est-ce crédible? Il aurait été si simple de prendre pour prétexte que deux de ces manifestations sont parties du quatorzième, et qu'une s'y est achevée. N'est-ce pas? Nous aurions pu abuser de l'occasion et casser du sucre, soit sur le dos du gouvernement, soit sur celui des casseurs, des organisateurs, des vitriers, des policiers, des policières, ou de tout le monde, histoire de paraître objectif. Et bien nous n'en ferons rien!

Pourtant, il aurait suffi de donner la parole à tel vendeur de journaux qui, à deux doigts de voir son magasin atteint par la vague vengeresse, n'en a pas dormi de la nuit. Nous aurions pu parler du spectacle dont, le soir du 31 mars, les riverains allèrent se repaître rue Jean-Dolent ou boulevard Saint-Jacques, mesurant, offusqués, ce que cela peut avoir d'insupportable pour certains, de vivre aujourd'hui. Nous aurions pu rapporter les paroles de ces témoins qui auraient entendu des détenus de la Santé hurler «brûlez ces bagnoles, ce sont celles des matons!» Nous aurions pu encore relater que, dès le lendemain de la plus dévastatrice des manifestations, profitant du climat de crainte suscité par les violences, il ne se trouva pas moins d'une vingtaine de membres de l'extrême droite pour pérorer, en toute impunité, rue Daguerre, incitant à la haine raciale, alors même que se déroulait le très fameux procès Touvier.

Bref, quel journal politique aurait fait silence sur un tel événement? Quel organe patenté aurait dédaigné les attraits de l'actualité? Ami lecteur sois rassuré, trouve ici la sérénité: ces pages ont l'innocence du nouveau né et l'angélisme de la jeunesse.

Jean-Luc Metzger

Antide, artiste-peintre et animatrice de l'atelier Découverte & initiation -la couleur-, invite les lecteurs de La Page, le mardi 7 juin à 18h30, au vernissage de l'exposition de cet atelier, au restaurant Les Comestibles, 10 rue de la Sablière (exposition jusqu'au 1er juillet). Nous parlerons plus en détail de cet atelier dans le prochain numéro.

DEBAT NIEPCE/DAGUERRE: PHOTO À L'ARRIVÉE

«Excusez-nous, nous cherchons la rue Daguerre». De la rue Niepce, plusieurs routes sont possibles: «Vous pouvez emprunter la rue Raymond-Losserand, puis l'avenue du Maine, ou alors la rue Raymond-Losserand, la rue du Château, l'avenue du Maine et enfin la rue Gassendi, ou etc.»

ET EN passant par le boulevard Arago? — «Mais ce n'est pas le chemin!» Bien sûr, ce n'est pas le plus court chemin, mais l'Histoire nous oblige parfois à des détours que la rationalité pédestre s'interdit (à tort sans doute). Si beaucoup d'inventions bénéficient d'une paternité incontestée, d'autres en revanche peuvent nous plonger dans des débats passionnés lors desquels toute notre partialité pourra s'exprimer ainsi que notre verve polémiste. Pour ne donner qu'un exemple, signalons la machine à calculer (Schickard ou Pascal?), et, comme second exemple, pour ne pas laisser le premier dans une solitude trop éprouvante, mais aussi puisque tel sera notre sujet, la photographie.

La question est, et restera bien après cet article: qui de Niepce ou de Daguerre inventa la photographie? Le présent écrit n'y répondra bien évidemment pas. Il fournira seulement aux uns (les partisans de Niepce) et aux autres (ceux de Daguerre)



un assortiment d'arguments dans lequel ils pourront puiser et asseoir objectivement leur subjectif assentiment.

Le premier des deux hommes à obtenir une image de la nature à l'aide d'une chambre noire ordinaire est sans conteste Niepce. La plus vieille «photo» du monde encore conservée date de 1827, mais Niepce avait entrepris ses premières recherches sur la rétine qui ne voit qu'une fois dès 1816. Le procédé utilisé fut dénommé par lui «héliographie». Il repose sur la découverte d'une sensibilité à la lumière du bitume de Judée (résine utilisée sur les moteurs hydrauliques). Cette sensibilité ne se traduisait pas par un changement de couleur mais par une restructuration macroscopique de la résine: la polymérisation. La résine non insolée s'éliminait avec un dissolvant alors que la par-

tie insolée restait sur le support. Les résultats obtenus étaient médiocres et il fallait plusieurs dizaines d'heures d'exposition l'été et plus de cent heures l'hiver.

(L'attaque est sérieuse, bien menée, pleine de précisions scientifiques, ce qui constitue toujours un gage de respectabilité. Mais les partisans de Daguerre ne vont pas lâcher l'affaire si facilement. Ce serait mal les connaître.)

A cette époque, Daguerre était occupé au perfectionnement de son invention: le diorama (1822), décor peint et animé par des jeux de lumière savamment étudiés qui donnaient l'illusion de mouvements réels. Ses travaux lui permirent d'obtenir une chambre noire, dotée d'un objectif, d'une qualité nettement supérieure à celle de Niepce et firent naître en son esprit l'idée de fixer les images qu'il voyait sur son dépoli.

(La réaction est douce mais pernicieuse: elle insinue, mais quoi?)

La collaboration des deux inventeurs ne pouvaient alors qu'être fructueuse. Le 14 décembre 1829, un accord est conclu: Niepce divulgue son procédé, Daguerre son appareil. Il est décidé que Daguerre, suivant la notice de départ de Niepce, améliorera ce procédé grâce à l'utilisation de son objectif.

(Egalité?)

L'histoire bientôt commence à se compliquer quand, le 5 juillet 1833, Niepce meurt. (Aïe)

Daguerre continue les recherches et s'aperçoit que l'héliographie, même améliorée, ne permet pas de parvenir à une bonne image. Il découvre alors une autre base chimique que le bitume de Judée: l'iodure d'argent, dont il parvient à relever l'image, en 1835, par des vapeurs de mercure. C'est un succès: il ne faut plus que quelques minutes de pose, de deux à douze selon la luminosité. Le nouveau procédé sera appelé «daguerrotypage».

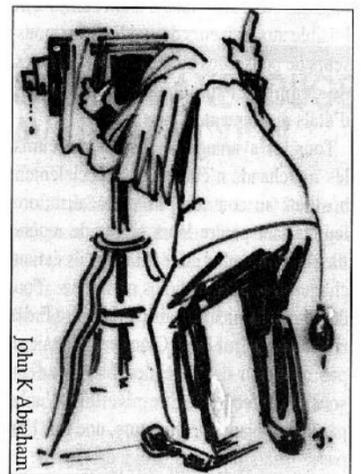
(Ici, ce n'est plus de l'insinuation, c'est de la provocation. Il y a là comme une tentative de révocation qui frise la profanation, le démenti d'une vie de travail, trop courte hélas!)

Un succinct résumé, à ce moment de l'histoire, est de quelque utilité. S'il faut en rester aux termes dont les deux inventeurs ont gratifié leurs œuvres, non pas une mais deux inventions sont jumellement présentes: l'héliographie et les daguerrotypes. Jumellement mais distinctement

proches: par les matériaux employés d'une part, mais aussi scientifiquement, le procédé de Daguerre ne repose pas sur une polymérisation de la matière (distinction faible aux yeux de beaucoup mais susceptible d'asseoir, sans accord possible, une polémique sans fin).

Les complications viendront de François Arago qui, présentant l'invention de Daguerre à l'Académie des sciences, emploiera, à tort, le terme de «photographie» (auparavant utilisé pour désigner tout traité sur la lumière). Les deux inventions allaient ainsi se réduire à une, sans que le nombre d'inventeurs, malheureusement, ne soit modifié. Et s'il faut répondre à l'unité par l'unité, force est bien de choisir. Mais lequel?

Hervé Loiseux



CHOMAGE

AC, un comité dans le 14°

CRÉÉ à l'automne 93 par un collectif de syndicalistes et de chômeurs, Agir ensemble contre le Chômage (AC) se veut une réaction contre la fatalité du chômage et des régressions sociales. Concrètement, le collectif a élaboré un cahier de doléances comprenant la réduction immédiate du temps de travail à 35 heures (sans réduction de salaire pour les plus bas revenus et avec création d'emplois correspondants), la gratuité des transports et de l'affranchissement du courrier pour ceux qui cherchent un emploi, l'arrêt des licenciements (en particulier dans les administrations et les entreprises publiques), l'abrogation de la loi quinquennale, la création d'emplois là où les besoins sont les plus criants (comme l'Education Nationale, la

santé, les logements ou la protection de l'environnement).

D'autres mesures visent à donner aux chômeurs (isolés ou en collectifs), les moyens d'être impliqués dans le fonctionnement des ASSEDIC ou des ANPE, ne serait-ce que pour atténuer le caractère humiliant des procédures de contrôle, ou prendre en compte leurs sentiments sur l'accueil.

Par ailleurs, un des objectifs de ce mouvement est de jeter un pont entre salariés et chômeurs, quelle que soit l'attitude officielle des appareils syndicaux et politiques. Etre sans emploi n'encourage guère à s'organiser collectivement: il y a tant de problèmes immédiats à régler dont l'intensité est décuplée par la condition d'exclu. Nombreux sont ceux qui ne comptent plus

sur personne, qui ne pensent s'en sortir qu'en luttant seuls contre tous. Aussi, AC peut représenter un lieu de rencontre pour les chômeurs qui ont encore la force, le courage, la mobilisation suffisante pour croire que quelque chose est socialement envisageable (au-delà des recettes individuelles pour décrocher, soi et pas les autres, tel ou tel poste rarissime). C'est donc une école de citoyenneté dont nous sommes tous invités à fréquenter les bancs et à inventer les cours

Jean-Luc Metzger.

Si ces objectifs vous concernent, vous pouvez rejoindre le comité AC 14-15ème en écrivant à la Ligue des Droits de l'Homme, section du 14°, Bernard Magdeleine, 27 rue Jean Dolent 75014.

SAUVER LE JARDIN CHATILLON

Des habitants du quartier Plantes-Châtillon ont décidé de se constituer en association pour la sauvegarde du jardin public prévu par le plan d'occupation des sols de 1989 entre les numéros 12 et 26 de la rue de Châtillon.

Ce jardin, dont la réalisation semble acquise, est en partie menacé par l'octroi de deux permis de construire sur la parcelle des numéros 12 et 14 de la rue. De plus, l'association considère que la charmante maison du XIXe siècle située sur la parcelle du 24-26 fait partie du patrimoine de notre arrondissement. Elle s'oppose donc à



sa destruction et demande qu'elle soit utilisée pour les besoins du quartier (comme maison de la nature, par exemple).

Association Jardin Châtillon: 41-43 rue des Plantes.

UN P'TIT NOUVEAU QUI MONTE

Claude Goasguen (UDF-CDS) est devenu député à la faveur de la nomination comme ministre de Jacques Toubon (ce n'est pas un scoop...). Il représente dorénavant à l'Assemblée nationale la partie est du 14e (et accessoirement une partie du 13e...).

A peine à l'Assemblée, le député centriste, par ailleurs conseiller d'arrondissement, se trouvait malheureusement confronté à l'occupation par des familles sans logis du 41 avenue René-Coty. Ne pouvant tolérer cela sur son territoire (l'occupation, pas le problème des sans-logis), ce professeur de droit dépose un amendement au Code pénal alors en discussion. L'objectif est de punir les squatters de peines pouvant aller jusqu'à six mois de prison ainsi que les militants des associations les soutenant (jusqu'à trois ans).

Sous la pression de diverses associations (et pour que l'abbé Pierre ne finisse pas ses jours derrière les barreaux), notre centriste député retirait son amendement. Dans un article du n°16 du «Nouvel journal du 14e», M. Goasguen, adjoint au maire de Paris «chargé des relations internatio-

nales», répondant aux «donneurs de leçons», précise cependant que «la situation du logement social à Paris n'est pas satisfaisante en l'état... C'est bien le moins que de le reconnaître...»

Quelques mois passent... Début avril, lors de l'ouverture de la session de printemps de l'Assemblée, c'est ce même M. Goasguen qui, au nom de l'UDF, interpelle M. Balladur après le retrait du décret relatif au CIP. «Nous sommes décidés à vous soutenir dans la réforme: ne vous réfugiez donc pas derrière le blocage de la société». Faites ce que je dis, ne faites pas ce que j'ai fait...

Le lecteur inquiet nous dira: «Tout cela est bien intéressant, mais pourquoi dans mon journal de quartier?». Simplement parce que dans moins d'un an auront lieu les élections municipales, qu'il n'y aura qu'un maire dans le 14e et qu'un p'tit nouveau qui monte peut rencontrer sur son chemin un grand ancien qui ne veut pas descendre... Les murs ont des oreilles et nous vous rapporterons leurs échos.

Bruno Négroni

« LA CHOPE DAGUERRE »

17, RUE DAGUERRE, TEL.: 43 22 76 59

MARCHE SAINTE-ANNE

De tous les marchés de Paris, c'est loin d'être le plus célèbre, le plus fréquenté ou le plus commode à arpenter, mais il s'est débrouillé pour faire parler de lui. A la frontière des treizième et quatorzième arrondissements, le long du tristounet mur de l'hôpital Sainte-Anne, mal casé entre un parking et quelques arbres aux racines protubérantes, pour ainsi dire toléré deux fois par semaine sur un trottoir trop étroit, le marché a failli traverser la frontière et s'aller installer rue de la Glacière, de l'autre côté du carrefour.

Tout était prêt. Les maires-adjoints avaient fait le nécessaire: les services techniques avaient équipé le futur emplacement de belles bornes d'alimentation électrique, conformes et tout. La RATP s'en frottait les mains, car enfin, les mercredis et samedis matin, ses bus ne seraient pas ralenties par les camions des marchands stationnés en épis. Certes, les espérances racines des faux-acacias regardaient avec tristesse s'éloigner les opportunités de faire quelques crocs-en-jambe aux badauds étourdis. Mais, il allait bientôt être loisible aux traîneurs de caddies, aux pousseurs de poussettes ou aux couples enlacés, de déambuler nonchalamment le long d'étals résolument à l'aise.

Tous les avantages étaient donc réunis, les marchands n'étaient pas spécialement hostiles; au contraire, la «délocalisation» leur faisant perdre leurs points de repère, ils n'auraient plus pu réaliser qu'ils étaient chaque jour un peu moins nombreux. Tout était pour le mieux, mais c'était faire fi des riverains qui, rue de la Glacière, guettaient: pas question de cet encombrant cadeau sous leurs fenêtres. Etre réveillé à l'aube par les caravanes de primeurs, une fois l'an passe, mais pas plus. Foin de myrrhe et d'encens, quand la campagne s'invite à la ville, les nuisances sont au rendez-vous: cageots jetés, tréteaux tirés, poissons sifflants et choux riant, saucissons en java et ananas cancanants. C'en était trop. A peine à l'état de rumeur, le projet s'en alla soulever un tollé et quelques boucliers, visiblement influents, qui mirent les édiles en déroute, nous conservant le privilège d'héberger sur notre sol prisé, le très sympathique marché Sainte-Anne.

Allez-y vite, nul ne sait (et surtout pas les journalistes de La Page, trop feignants pour enquêter plus) jusqu'à quand l'on pourra profiter de la présence chaleureuse de ces vendeurs un peu trop seuls, un peu perdus qui, deux fois par semaine, secouent la morosité d'un bout d'arrondissement frigorifiant.

Jean-Luc METZGER

MARCHE BRANCUSI: L'ARLÉSIENNE

Depuis février, on annonçait qu'incessamment un marché se tiendrait dans le quartier du Prémontparnasse, deux fois par semaine sur la place Brancusi. Dernièrement, il était prévu pour le mois de mai. Faute de commerçants, le projet est en fait reporté au mois de septembre... Affaire à suivre.

LA PAGE

est éditée par l'association
L'Equip'Page BP 53, Paris Cedex 14.
Directeur de publication:
Bruno Négroni. Tél (répondeur):
45.41.75.80. Commission paritaire
n°71 081. ISSN n°0998 2728.
Impression: Rotographie, Montreuil.

FONDATION CARTIER

Histoire d'un cèdre dans une cage de verre

Le 3 mars nous étions conviés à venir découvrir et inaugurer la dernière réalisation de Jean Nouvel pour Cartier et le GAN, l'immeuble du 261 boulevard Raspail. Apparemment, la veille avait eu lieu une première inauguration avec les «officiels». Le 3 mars, les futurs occupants des bureaux étaient venus découvrir leurs lieux de vie, qu'ils occupent d'ailleurs depuis le 21 mars.

DANS CET édifice de huit étages, tout est en verre, ascenseurs compris. Une impression morne et triste se dégage de ces immenses couloirs, rectilignes d'un bout à l'autre (l'usage de patins à roulettes serait utile mais sûrement non autorisé), de ces bureaux uniformes dont le sol est couvert de moquette grise. Les employés rencontrés, un peu attristés par cette morosité, à qui nous suggérons en riant d'introduire en force plantes vertes et posters pour éviter de se sentir en cage, nous ont confié qu'apparemment consigne leur avait été donnée de ne procéder à aucune décoration intérieure pour ne pas rompre «l'harmonie du lieu»... Depuis, on espère que chacun aura pu trouver quelque astuce pour humaniser sa cellule de verre.

Ce qui nous a paru le plus surprenant est cet immense paravent en verre: posé devant l'édifice, il s'élève à six étages de hauteur et laisse tout juste assez d'espace ouvert pour que s'y cognent les branches du cèdre de Châteaubriand; il ne semble pas remplir d'autre fonction, du moins aux yeux du béotien, que

de servir d'assommoir aux pauvres oiseaux incapables de trouver la sortie entre les deux parois.

Les grands poteaux en forme de mâts, sans doute nécessaires pour ancrer l'édifice et les escaliers extérieurs, sont en métal. Entreprise périlleuse que de descendre ces escaliers pour qui craint les courants d'air. Le vent s'y engouffre d'une manière incroyable et les filins en métal agités par des turbulences y tapent sans arrêt.

La future salle d'exposition au premier sous-sol, seul espace clos et non vitré (ouf!), semble bien proportionnée et offrir un espace agréable pour recevoir des tableaux. Un des gardes à qui nous demandions où nous étions nous a indiqué en souriant qu'il s'agissait là d'une salle pour méditations transcendentales... Nous avons rendez-vous le 10 mai pour l'inauguration des espaces de la Fondation Cartier pour l'art contemporain.

En attendant, l'espace vert «protégé» n'est plus qu'un chantier de terre labourée. Les pauvres arbres élagués dont certains sont déjà morts ou en piteux état vont-

ils pouvoir coexister avec cet édifice «verre-tueux»? Il semble que l'on ne «refait» pas l'espace vert mais, nuance, qu'on est en train de le «réaménager» (il ne sera prêt qu'en 1995). On nous avait promis, lors de la dernière réunion à la Mairie à ce sujet, que ce serait un lieu de promenade agréable pour les gens du quartier; nous avons du mal à croire que les enfants pourront s'y ébattre «entre deux cloisons de verre».

Les petits fours et les boissons, dispensés généreusement le jour de l'inauguration, étaient excellents.

Edwige Jakob

P.S. Le 10 mai la «Fondation Cartier pour l'art contemporain» a ouvert ses portes (prix d'entrée: 30F). Ironie: une des œuvres exposées s'intitule «L'Arbre chez lui», une autre est un énorme point d'interrogation. Nous rendrons compte de notre déception dans un prochain numéro, mais d'ores et déjà on peut se demander avec le point d'interrogation: de qui se moque-t-on?

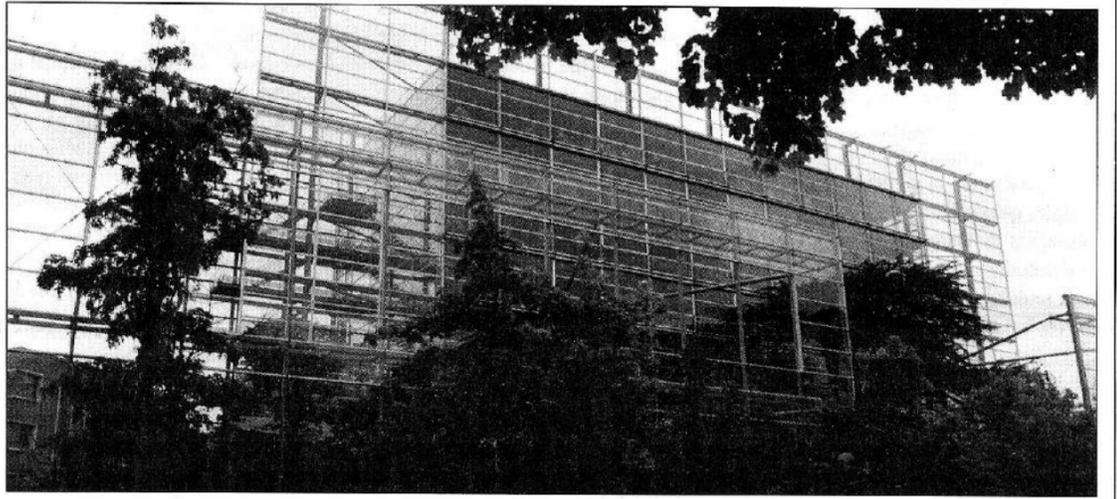
PIGEON VOLE

Si je prends la plume aujourd'hui, c'est que ma famille et moi habitons le 14e depuis des années et que nous avons toujours aimé la verdure, les arbres et l'air. —même s'il est de plus en plus enfumé— du boulevard Raspail.

Hélas, me voici seul au monde. Car mon papa, ma maman et aussi ma cousine Colombe, après plusieurs essais pour rejoindre leur observatoire favori, se sont retrouvés, victimes d'un acharnement fatal, en petits morceaux au pied de la barrière de verre du centre Cartier. Assommé de douleur, j'ai vu, quant à moi, un employé de la fondation procéder au discret ramassage des malheureux qui, de plus en plus nombreux, jonchent le sol au pied de cette nouvelle muraille transparente.

Les risques sont réels: la compagnie d'assurances GAN pourra-t-elle longtemps refuser de nous couvrir de son aile? Je vous en supplie, dites à M. Cartier que nous ne voulons pas devenir les dindons de cette sinistre farce.

Gédéon Biset



Prendre le temps

Deux fleuves à franchir pour passer le 14e d'est en ouest, et réciproquement: les avenues du Maine et du Général Leclerc. Une épreuve, en particulier pour les aînés, les mères et les enfants.

Si, dans la première partie de la traversée les automobilistes respectent, dans leur majorité, les feux rouges, il en va tout autrement dans la deuxième partie où seul un «piéton lumineux» les incite à s'arrêter. En fait, ce signal est rarement respecté, et le vieillard fragile, la mère entourée d'enfants, doivent s'armer de courage pour finir leur parcours du combattant, agressés par nos holidés se glissant devant leur nez ou frôlant leur dos, s'ils ne se font pas injurier lorsqu'ils protestent.

Aveuglés par sa définition du temps, le conducteur que nous sommes ne peut qu'être pressé. Quelle urgence nous attend? Parce qu'enfin, pour piaffer ainsi au passage d'«anciens»: piétons longs, piétons lents, attaquer leur espace alors qu'ils sont encore engagés, silhouettes fragiles, sur la chaussée, il faut une sacrée dose d'indifférence. N'ont-ils pas droit à plus d'égards, ces piétons?

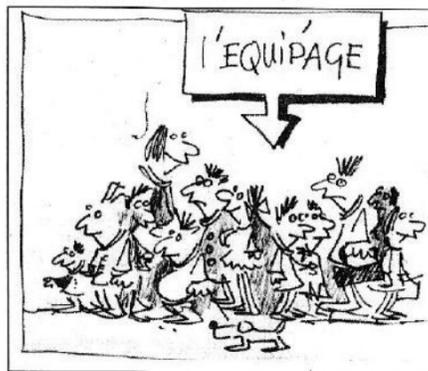
Et si nous sortions plus souvent de nos voitures, marchions au milieu de la foule des boulevards, subissions à notre tour, l'agression de la circulation automobile? Et le métro? Face cachée de notre cité, nulle part ailleurs nous ne sentirions mieux les

humeurs, les fluctuations de notre temps. Quidam parmi la foule, pour peu que nous soyons attentifs, nous y glanerions une quantité d'informations sur le monde qui nous entoure. Depuis combien de temps certains d'entre nous n'y sont pas descendus? Dix ans? Vingt ans? Voyageurs solitaires passant sans transition de la voiture au bureau, notre relation au monde se limite souvent à sa vision derrière des parois translucides. N'est-on pas alors tenté de se vivre «hors du commun»?

Suggérons donc à nos hommes et femmes pressés, la marche à pied ou le métro, histoire de faire une pause, de voir différemment, de l'autre côté de la vitre.

Voilà qui changerait, peut-être, la traversée de nos piétons.

Monique Bruhat.



GROUPE D'INDIVIDUS FORT SYMPATHIQUE,
ESSAYANT, TANT BIEN QUE MAL, D'ORGANISER
UNE CONVERSATION AUTOUR DE SUJETS
COMPLÈTEMENT DIFFÉRENTS LES UNS DES AUTRES.
LE PRINCIPAL ÉTANT DE SE REUNIR...

LA MAIN A LA PAGE

Il y en a qui signent des articles, il y en a d'autres dont les noms n'apparaissent jamais. Pourtant, ils et elles participent aux discussions, tapent des articles, les relisent, font des photos, recherchent des publicités, diffusent le journal, le vendent sur les marchés du quartier, etc.

La Page n°21, c'est: Antide, Lionel Assouad (si, si!), Anne Ballet, Jacques Blot, Juliette Bucquet, Pierre Bourdige, Monique Bruhat, Bruno Camajhi, Laurent Contamin, Laurence Croq, Agnès Deboulet, Meggan Dissly, Marnix Dressen, Gilles Durieux, Jeanne Durocher, Amélie Dutrey, René Dutrey, Guy Fargette, Béatrice Hammer, Image et Adela, Edwige Jacob, John Kirby Abraham, Véronique Lepage, Jean Lévy, Hervé Loiseau, Patrice Maire, Jean-Luc Metzger, Bruno Négroni, Sophie Pietrucci, Omar Slifi, Justine Sohier...

YOGA

Un journal de quartier peut se faire le porte-parole de ses lecteurs, alors n'hésitez pas à faire comme Laurence qui nous a écrit:

«Habitante de Montrouge, je suis une fidèle lectrice depuis plusieurs années. Je démarre actuellement deux cours de yoga, un pour enfants et adolescents, et un pour adultes sur la commune de Montrouge (qui manque d'ailleurs malheureusement beaucoup de dynamisme au niveau des activités proposées aux enfants et aux adultes), et un autre sur le 14e. Je ne sais pas quelles sont les possibilités de passer une annonce, je vous transmets cependant mon texte.

Professeur de yoga, diplômée, propose cours de yoga pour enfants et adolescents (activité ludique à partir de 5 ans basée sur des jeux, des exercices de concentration, etc.); pour adultes et pour femmes enceintes.

Ces cours se déroulent à des horaires variables soit:

- au centre de danse Alésia, 119 avenue du Général-Leclerc, tél:45.43.56.57.
- au 156 avenue de la République à Montrouge, tél: 46.57.53.69.

Merci de faire passer cette annonce.»

Il n'y a pas d'quoi...

VIGILANCE

Marché Daguerre

A la place du marché couvert du 19 rue Daguerre, un immeuble de 5 étages est prévu. La Mairie de Paris a donné son feu vert le 3 mai. L'affaire du marché couvert ne s'arrête pourtant pas à cette date...

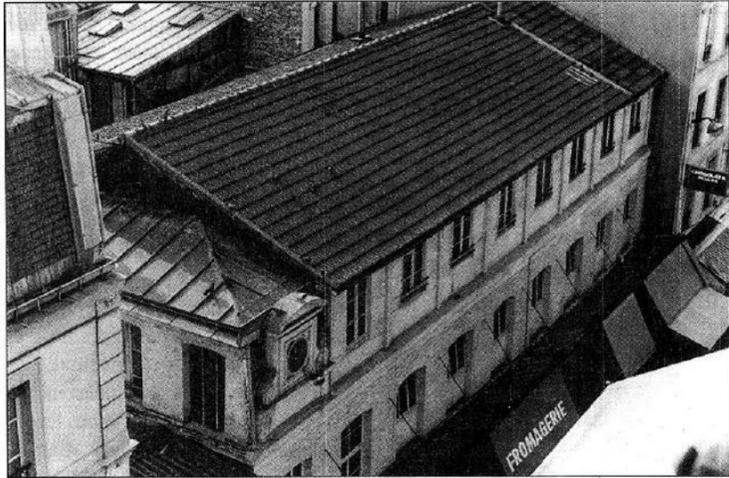
BREF retour en arrière : les commerces du marché couvert ont fermé un à un après le rachat de l'immeuble, en 1988, par un promoteur qui voulait faire une "grande" opération. Négligeant l'entretien, ne remplaçant pas les commerçants déjà partis, il se trouvait en situation de force pour obtenir le départ (avec indemnités) des derniers occupants. C'est à cette époque (1992) qu'une pétition fut signée massivement pour demander à la mairie d'intervenir et d'user de son droit de préemption. Pas de réaction...

En juin 1993, la dernière boutique ferma. Août 1993 : un peu par hasard, un collaborateur de La Page découvre à la préfecture qu'une "demande d'autorisation d'aliéner" avait été déposée : en clair, le premier promoteur passe la main (pour 31,5 millions de francs). La ville n'exerce pas son droit de préemption. Jean apprend aussi qu'un artiste reste dans les lieux (voir La Page n°18).

Novembre 1993 : Lionel Assouad, maire du 14e, présente aux commerçants de la partie piétonne de la rue Daguerre le projet d'immeuble de cinq étages. C'est le nouveau promoteur "Pallas Stern Invest", dépendant de la BRED, qui dépose le 23 la demande de permis de construire. La mairie soutient ce projet comme l'association de commerçants dirigée par Roland Dupuy.

Le 5 janvier 1994, le pot des lecteurs de La Page est consacré au marché couvert. Les lecteurs présents décident de se revoir et de rédiger une pétition. Celle-ci sera signée par plus de 2 200 personnes et adressée mi-février à messieurs Chirac et Assouad. Nous apprenions alors que des demandes modificatives de permis de construire avaient été déposées (La Page n°20).

Quoiqu'il en soit, les actions autour du marché couvert ont amené le promoteur et le maire à modifier leur projet : on est passé de "commerces de luxe" (demande initiale de permis) à des commerces ali-



mentaires sur la rue. C'est peu, mais pour le maintien du caractère de la rue, cela peut être important... si les promesses sont respectées.

Comme d'autres élus de l'opposition, Pierre Castagnou affirme qu'il "sera très attentif au respect des engagements pris par le maire".

UNE LUXUEUSE CARTE POSTALE

Monsieur Assouad adresse le 15 mars une réponse à chacun des pétitionnaires accompagnée d'une luxueuse carte postale présentant le futur immeuble.

Ses arguments sont les mêmes que ceux avancés dans la tribune qu'il nous a adressée.

D'abord, le marché se serait éteint de lui-même. Nous pensons quant à nous que c'était une volonté délibérée du premier promoteur de tout faire pour vider les lieux. Les "habitudes alimentaires et culinaires des français" n'y sont pour rien...

Ensuite, monsieur le maire indique que les finances de la Ville connaissent de grosses difficultés et qu'en conséquence, celle-ci ne pouvait user de son droit de préemption (voir encadré). Sans méconnaître ces difficultés, nous savons que faire de la politique c'est faire des choix. 30 millions de francs sur un budget de fonctionnement de plus de 21 milliards, ce n'est pas grand chose. Le 19 rue Daguerre aurait pu par ailleurs être utile à la Ville pour créer à moindre frais (réhabilitation) des logements ou des ateliers d'artiste à caractère social. Et le seul marché couvert du sud de Paris aurait été préservé.

Le marché couvert: souvenir... ou réalité.

Enfin, pour Lionel Assouad une large concertation aurait eu lieu : en fait, comme il le précise ci-dessous, seul le bureau de l'association des commerçants de la rue piétonne a donné son accord "unanime et très favorable". Limiter la démocratie à la consultation de monsieur Dupuy et de quelques uns de ses collègues est pour le moins étonnant. Pourquoi ne pas avoir consulté les riverains ou les clients de la rue ?

LE 3 JUILLET, ET APRES

Les permis de construire et de démolir ont été octroyés le 3 mai, aussitôt après qu'une transaction ait été passée entre le dernier artiste présent et le promoteur. Pour certains, la fête de La Page rue Daguerre était ainsi gâchée... Le délai de recours contre les permis court jusqu'au 3 juillet. Mais ces recours éventuels ne sont pas suspensifs. Pour le parking de l'avenue du Maine, par exemple, le permis a été annulé par le tribunal alors que les travaux avaient déjà débuté. Au delà du juridique, d'autres actions sont possibles : vos propositions auprès de l'association des Amis de la rue Daguerre (22 rue Daguerre) seront les bienvenues. Rappelons que dans le 10ème arrondissement, le couvent des Récollets n'a pas été détruit grâce à la présence permanente de riverains qui ont empêché l'arrivée des pelleteuses...

L'affaire du n°19 est donc loin d'être terminée et la vigilance de tous s'impose.

Bruno Négroni

ne pouvait les changer, serait-ce par coup de cœur. Aussi le propriétaire, quels que soient nos regrets, a-t-il vendu, dans le cadre de son droit légal le plus strict.

Alors la Ville pouvait-elle racheter? Non, bien que nous l'ayons tous souhaité. Pouvait-elle investir dans cette affaire plus de 30 millions aux frais des contribuables. Raisonnablement, non, sans être condamnable et pour le moins critiquable. Il faut savoir que depuis deux à trois ans les recettes de Paris ont dramatiquement baissé du fait de ponctions de l'Etat et de la chute des rentrées fiscales dues à la crise: gel du marché immobilier, baisse du produit de la taxe professionnelle, facile et triste à constater par la fermeture de nombre de commerces. Au même moment, mais à l'inverse, les dépenses de la capitale se sont enflées par devoir absolu de solidarité: aides aux plus démunis, à nombre de personnes âgées et de familles, aux SDF aux RMistes etc... et lancement de grands programmes de logements sociaux, sur des terrains enfin libérés par l'Etat.

Dès lors une seule issue demeurerait: obtenir du nouveau propriétaire, qu'il ne construise pas, selon son seul intérêt, un immeuble uniquement de rapport au risque de «casser» en

REVISION DU P.O.S.

SOS Paris 14 nous a transmis ce texte, qui nous concerne tous.

Cette révision partielle du plan d'occupation des sols a donné lieu à une enquête publique présentant un intérêt capital pour le cadre de vie quotidien des Parisiens.

Pour le 14e, les deux points importants sont:

- d'une part, la diminution du COS des bureaux (coefficient d'occupation du sol) ramené à 1 au lieu de 1,5, ce qui permet de freiner l'extension de ces mètres carrés de bureaux invendus, construits au détriment des logements.

- d'autre part, le recensement des espaces verts intérieurs à protéger sous le nom d'EVIP. Ce sont ces jardins « secrets » où les arbres trouvent cette pleine terre si nécessaire à leur développement. En cas de construction nouvelle, la plupart d'entre eux sont massacrés et remplacés par des espaces verts « aseptisés » sur dalle de béton. C'est ainsi que tout le charme bucolique tant apprécié et recherché du 14e s'amenuise au fil des ans.

La publicité autour de cette enquête a été

absolument insuffisante et est passée totalement inaperçue. Les nombreux affichages que notre association s'est empressée de diffuser dans le quartier contribuèrent à pallier ce manque d'information. Il aurait également été souhaitable que la consultation d'un dossier aussi volumineux, écrit dans un jargon administratif rébarbatif et incompréhensible pour le non-initié, puisse se dérouler dans un local offrant le calme et la place nécessaires. L'impossibilité d'obtenir des photocopies des textes et des plans est tout aussi regrettable.

Cette enquête aurait dû être prolongée et une réunion publique aurait préalablement pu être organisée à la mairie pour informer le public.

Il reste à souhaiter que le rapport du commissaire enquêteur soit largement favorable à la sauvegarde de ce « poumon vert » de notre arrondissement dont quelques 6.000 mètres carrés ont déjà disparu sous le béton depuis 1989.

Le rapport doit être à la mairie actuellement.

SOS PARIS 14 - 191, avenue du Maine 75014 Paris

LA RUE PIETONNE, ENCORE UN PEU PLUS LOIN

Le 26 avril, le maire du 14e convoquait les commerçants de la rue Daguerre pour leur exposer un projet de la mairie. Seuls quelques habitants étaient présents. M. Assouad avait demandé aux services techniques de la préfecture de police d'envisager l'extension de la rue piétonne jusqu'à la rue Boulard.

«Techniquement impossible», ont répondu les experts. «La rue Boulard étant un axe de grande circulation, on ne peut faire se croiser un tel axe et une rue piétonne.» La priorité à la voiture n'étant pas mise en cause, exit la rue piétonne. Pour répondre à la demande des riverains, M. Assouad a cependant proposé que la partie de la rue Daguerre située entre les rues Boulard et Lalande devienne un axe de desserte: en clair, les trottoirs seraient élargis pour ne laisser qu'un couloir de circulation automobile (suppression des neuf aires de stationnement). Les travaux ne seraient inscrits au budget de la ville que pour 1995. Bof! C'est mieux que rien mais... ce n'est pas grand chose.

CONTRE L'AXE ROUGE AV. JEAN-MOULIN

Les habitants de l'avenue Jean-Moulin ne sont pas satisfaits de leur sort. «Relégués» à quelques centaines de mètres des boulevards extérieurs, ils dénoncent, en vrac, le flot de véhicules «roulant à tombeau ouvert», les risques pour la sécurité de leurs enfants, la disparition des petits commerces, le manque de places de parking, etc.

Regroupés en comité «pour le bien être de vivre dans notre arrondissement», ils s'adressent à la Mairie pour demander «le réexamen du plan de circulation du quartier Alésia».

Pour tous contacts: Sylvain Thibon, 36 av. Jean-Moulin, tél: 45.41.50.26.

Le numéro 22 de La Page paraîtra fin septembre. Envoyez vos articles avant le 15 août.

LE POINT DE VUE DU MAIRE

Le 14 avril, nous proposons au maire du 14e d'exprimer son point de vue dans nos colonnes. Nous pensions alors que le dialogue était encore possible. Le 3 mai, les permis étaient accordés. Le 9, il nous adressait sa tribune. Certains membres de l'équipe se sont sentis floués : "On tend la main et on reçoit un coup de bâton"... Nous avons cependant décidé de maintenir le texte de Lionel Assouad pour respecter notre engagement et permettre à chacun d'apprécier les différents arguments.

NOMBREUX, très nombreux sont ceux qui ont souhaité que le marché couvert vive et se maintienne. Et ils avaient raison. Mais les faits sont têtus et l'on se trompe soi-même et les autres en jouant avec les: il n'y a qu'à...

Deux faits se sont imposés. D'abord, le marché, déjà de longue date en sommeil, s'est éteint de lui-même par désaffection progressive de ses emplacements. On me dit que l'ancien propriétaire a poussé à la roue: mais, en acceptant de partir, les derniers commerçants n'ont-ils pas réagi selon leurs intérêts? Quoi qu'il en soit il y a une réalité incontournable: depuis dix ans, les habitudes alimentaires et culinaires des Français ont changé en profondeur. Ils achètent de plus en plus, hélas peut-être, des produits prêts ou quasiment prêts à la consommation. Les marchés sédentaires s'en ressentent sérieusement dans toute la France.

Par ailleurs, les droits de propriété sur le marché incluaient ceux de construire fixés par les textes officiels. Personne ne peut ou

deux la rue piétonne. Il fallait le convaincre de l'absolue nécessité de maintenir le caractère exceptionnel de la rue Daguerre.

Concertation et négociations avec la précieuse participation des commerçants, en particulier du Centre commercial Daguerre, nous ont permis d'aboutir à une solution satisfaisante. Un immeuble qui s'inscrit parfaitement dans le style de la rue, qui reprend plusieurs éléments architecturaux du marché, et dont le rez-de-chaussée est intégralement réservé à des commerces, ceux de la façade sur rue étant obligatoirement alimentaires.

Ce projet, discuté, étudié par le bureau de l'association représentative des commerçants de la rue piétonne a entraîné son accord unanime et très favorable. Voilà ce qui compte. Il est grand temps de s'effacer la zone morte, et mortelle pour la rue, créée par l'état actuel du bâtiment, pour que celle-ci en retrouvant sa continuité commerciale, retrouve sa vocation.

Tel était l'objectif de tous; nous pouvons nous féliciter qu'il soit atteint.

Lionel Assouad
Maire du 14e arrondissement

Dans un article du Parisien du 25 juin 1990, Denis Roger rapporte les propos de Lionel Assouad qui se dit «déterminé à donner un avis défavorable à toute demande d'autorisation de démolir. S'il le fallait, je ne manquerais pas de faire étudier dans quelle mesure la Ville pourrait faire valoir son droit de préemption (...).»

L'EQUIPAGE

est l'association éditrice de La Page. Vous pouvez en devenir membre et, ainsi, participer à notre travail.

Adhésions: 100F. Chèques à l'ordre de L'Equip'Page, BP53, Paris Cedex 14.

Catacombes

INSPIREZ, EXPIREZ ! OU LA CLIM DES CATAS

Dans un entrefilet paru il y a peu dans *Le Monde*, nous lisons, consterné: «Catastrophe aux Catacombes... les ossements tombent en poussière... il faut installer en urgence une véritable climatisation». Un vent de panique s'empare de nous. Nous voulons savoir...

LES Catacombes, établies dans les carrières souterraines de Paris, sont devenues un musée. Un musée de la ville de Paris, avec ses bureaux et, bien entendu, son conservateur, avec lequel nous prenons rendez-vous.

Jeudi 3 février 10 heures. Le bureau du conservateur n'est pas souterrain. Tout au contraire, il est sous des combles qui laissent voir une vieille et imposante charpente. Nous sommes 29 rue de Sévigné, dans un hôtel du Marais qui constitue l'extension du musée Carnavalet.

M. Willemsme m'explique qu'il y a cinq ans déjà on se préoccupait de la préservation des ossements des Catacombes. Anne Lauvergeon, une conseillère du président de la République, était intervenue. Il y eut également des visites souterraines d'inspection de M. Deseschalier, le monsieur «Sécurité» des musées de la ville de Paris. C'est bien cette préservation des ossements qui constitue la préoccupation première et le sujet des études faites sur l'état des Catacombes.

Un paragraphe du texte de la conférence de presse de Jacques Chirac, le 15 décembre, dernier explique: «La ville engagera en 1994 le sauvetage des Catacombes, menacées par l'accélération de



phénomènes biologiques de dégradation des ossements». Il renvoie à une «fiche 7, les Catacombes» qui précise: «L'augmentation du nombre de visiteurs, la fermeture progressive des puits d'aération pour interdire les entrées par effraction des cataphiles ont bouleversé l'équilibre climatique naturel de ce lieu, provoquant le développement d'une pollution qui détériore le patrimoine conservé. La mise en place d'un équipement de ventilation doit contribuer à rétablir l'équilibre climatique d'origine. Une étude de faisabilité tenant compte des contraintes d'environnement... et de l'implantation géographique du site a confirmé la nécessité d'installer une ventilation dotée d'une centrale de traitement de l'air à laquelle est annexé un équipement frigorifique. Coût de l'opération (valeur février 1993): 5,5 millions de francs. Les travaux seront réalisés en deux tranches dont la première débutera en 1994».

Ici aussi, bientôt peut-être des expulsions...

Selon M. Willemsme, tout cela, en fait n'est pas réellement de son domaine, qui est bien davantage celui de l'entretien courant de cette partie «visitable» des carrières. Avec des moyens limités, sinon dérisoires (autour de 20000F par an), consacrés à l'achat de fournitures quotidiennes, de peinture, ou à l'entretien des spots lumineux. Il constate qu'il y a souvent absence de communication et de concertation entre les différents services, Conservateur, Affaires culturelles, Travaux des musées, et qu'il ne sait pas toujours quelles nouvelles interventions ont été décidées et mises en œuvres; il a appris récemment, par exemple, que le lundi (jour de fermeture) une équipe de l'Inspection des carrières procède au traitement des ossements par pulvérisation de produits bactéricides. M. Willemsme, au musée Carnavalet depuis vingt ans, est conservateur des Catacombes depuis dix ans. Il estime qu'un entretien et une surveillance régulière des ossements seraient préférables à l'intervention au coup par coup «quand ça s'effondre».

Sans changer de sujet, mais sans doute pour éclaircir un peu l'atmosphère, il me montre (et me remet) la photocopie d'une page de musique. En titre: «Catacombes», largo pour commencer, puis andante non troppo, lamento. C'est une page de la partition des «Tableaux d'une exposition» de Moussorgsky. Il aurait été, paraît-il, inspiré pour sa composition par le tableau d'un de ses amis, le peintre Hartmann, qui s'était représenté au milieu des vieux crânes.

UN PROBLEME, QUEL PROBLEME ?

Alors que je prends congé, M. Willemsme me suggère, si je veux des précisions sur cette question d'un «équipement de ventilation», de me renseigner auprès des Grands Travaux des musées de Paris. Je me rends donc à deux pas de là, 37 rue des Francs-Bourgeois, à la «Direction des affaires culturelles, bureau des musées»

pour voir Mme X. Mais pour entrer et voir Mme X, il y a un digicode qui signale «faire le code». Comme je n'ai pas le code, je vais à côté, au 31, voir Mme Guyot, attachée de presse pour la «promotion du patrimoine», qui me donne le code. Au premier étage du 37, l'Hôtel de Coulanges, je suis devant le bureau de Mme X. La porte sur le couloir est ouverte, et Mme X a une visiteuse. La pièce n'est pas grande, mais je suis néanmoins autorisé à m'asseoir face à son bureau. J'ai devant moi un très bel exemple de «cadre performant». Elle semble affairée, et beaucoup moins encline à la conversation que M. Willemsme. En fait les choses s'engagent assez mal: «Un problème de ventilation? Quel problème? Il n'y a pas de problème!

- Mais je croyais, selon les déclarations de M. Chirac, qu'il y en avait un, et que vous auriez pu me préciser...

- Si vous citez mon nom, je vous préviens, je vous poursuis devant les tribunaux, vous et votre journal (une terrifiante menace qu'elle répétera avant que je la quitte). Il s'appelle comment, votre journal? Et vous? (Elle note, et j'en profite pour lui donner aussi mon numéro de téléphone).

- Je trouve votre accueil moins qu'aimable, et le ton de cet entretien désagréable.

- Vous êtes encore un de ceux qui ne supportent pas qu'une femme lui fasse des remarques! Vous semblez de l'espèce «soixante-huitard attardé», et plutôt macho dans votre genre, on dirait!

- Et la ventilation?

- Je suis tenue au devoir de réserve

- Vous ne me direz rien du tout?

- Seulement que des études de faisabilité sont en cours (juste devant mes yeux, la tranche d'un gros dossier, marquée: Ventilation des Catacombes de Paris, Etudes de faisabilité, 4 mars 1993)

La visiteuse (toujours assise à mes côtés): - Il est en train de copier ce qui est marqué sur ce dossier.»

Vive réaction de Mme X: «Ce dossier? Il ne vous servira à rien, ils ne sont pas chargés de s'occuper de cette affaire. D'abord, comment êtes-vous venu ici?

- On m'a donné le code

- Qui vous a donné le code?

- Je ne vous le dirai pas. De toute façon, c'est M. Willemsme qui m'a dit de venir vous voir.

- M. Willemsme? Il va se faire taper sur les doigts. Ecoutez, j'ai du travail. Si vous voulez savoir quelque chose, adressez-vous à Mme Guyot, elle s'occupe des relations avec la presse.»

Retour au 31. Mme Guyot me transmettra «un communiqué» cet après-midi. Ou demain matin. Ou demain après-midi. Allons, restons calmes! Soufflons un peu. Inspirons, expirons, et allons déjeuner.

• Vendredi 10h30: «Madame Guyot?

- «Il» est arrivé. Je vais chercher le fax... (suspense) Je vous le lis:

«Les Catacombes, où reposent les restes de...» Etc., etc.

Je m'aperçois alors qu'elle me lit le texte de décembre dernier, celui de la conférence de presse de Chirac.

Des travaux dans les Catacombes? Allons, circulez, y a rien à voir!

Jean Lévy

Paris-Musées a fait paraître un petit «Guide général des Catacombes», par Brigitte de Montclos et Jean-Pierre Willemsme. Bien fait, chic et pas cher (20F). Existe aussi en anglais.

OU TROUVER LA PAGE

La Page est en vente à la criée sur les marchés du 14^e (Alésia, Daguerre, Edgar-Quinet, Villemain, Brune...) et dans les boutiques suivantes:

- **Librairie L'HERBE ROUGE** : 1, rue d'Alésia
- **LIBRAIRIE ALPHONSE-DAUDET** : 73, rue d'Alésia
- **Librairie-journaux** : 179, rue d'Alésia
- **BOUQUINERIE ALESIA** : 17, rue Alphonse-Daudet
- **Librairie LA PLUME ET L'ENCRICR** : 6, rue Barboux
- **LES EDITIONS BERBERES** : 47, rue Besnard
- **Librairie L'ARBRE A LETTRES** : 14, rue Boulard
- **Librairie ALIAS** : 21, rue Boulard
- **Papeterie** : 1, rue Boyer-Barret
- **LE DOMAINE DES DIEUX** : 33, rue Brézin
- **ART-TABAC** : 2, place de Catalogne
- **Restaurant LE CITOYEN** : 12, rue Daguerre
- **LES COUSINS D'ALICE** : 36, rue Daguerre
- **Brocante DAGUERRE ET PAIX** : 61, rue Daguerre
- **Boulangerie LE MOULIN DE LA VIERGE** : 82, rue Daguerre
- **Kiosque** : place Denfert
- **Librairie** : 94, avenue Denfert-Rochereau
- **Librairie LE GRIMOIRE** : 27, rue Didot
- **Librairie LES CYCLADES** : 53, rue Didot
- **Librairie L'OISEAU-LIVRE** : 63, rue Didot
- **Librairie PELATON** : 97, rue Didot
- **Librairie ATMOSPHERE** : 7, rue Francis-de-Pressensé
- **Librairie** : 27, rue Gassendi
- **Kiosque** : 71, avenue du Général-Leclerc
- **Librairie ENR** : 12, avenue Jean-Moulin
- **Librairie** : 68, avenue Jean-Moulin
- **Kiosque** : 79, avenue du Maine
- **Librairie ALBERT LERAT** : 21, rue Mouton-Duvernét
- **LIBRAIRIE S3** : 20, rue de l'Ouest
- **LIBRAIRIE DU PERE-CORENTIN** : 57, rue du Père-Corentin
- **Librairie PRESENCE DU TEMPS** : 27, rue des Plantes
- **Librairie** : 48, rue Raymond-Losserand
- **Cadeaux CLAP** : 50, rue Raymond-Losserand
- **Librairie** : 159, rue Raymond-Losserand
- **Librairie GILBERT PRIOLET** : 16, avenue René-Coty
- **Librairie MONTSOURIS** : 27 bis, avenue René-Coty
- **Librairie LA SABLIERE** : 4, rue de la Sablière
- **Librairie FOC** : 49, boulevard Saint-Jacques
- **Librairie JACQUES GAIMARD** : 25, rue Saint-Yves
- **Epicerie** : 59, rue Sarette
- **Librairie** : 7, rue Sophie-Germain
- **Librairie AVIOTTE** : 63, rue de la Tombe-Issoire
- **Librairie AU FIL DES PAGES** : 91, rue de la Tombe-Issoire
- **Librairie hellénique DESMOS** : 14, rue Vandamme.

LE VRAI PROBLEME DES CATACOMBES

Un rapport de laboratoire détaillé de 1991 signale: «La conservation des os entreposés dans les Catacombes de Paris se pose avec une acuité particulière ces dernières années». Les Catacombes, ce sont 1700m de galeries souterraines à 30m de profondeur, où les ossements sont en tas, avec les crânes disposés au bord. Constatation: les os deviennent de plus en plus friables, et les murs d'ossements s'affaissent.

Depuis six ou sept ans, la situation dans les Catacombes s'est modifiée pour plusieurs raisons:

- 1) La ventilation naturelle a été réduite par suite de murages de communications avec les carrières environnantes.
- 2) Des micro-organismes se sont développés sous l'influence de la lumière électrique, qui a remplacé la leur des bougies.
- 3) Il y a eu augmentation du taux de

gaz carbonique et prolifération de certains micro-organismes par suite de l'augmentation du nombre de visites (les Catacombes étaient auparavant ouvertes seulement quelques demi-journées chaque semaine) et donc, de l'augmentation du nombre de visiteurs. Actuellement, on compte environ 360 personnes en l'espace de deux heures de visite.

Les conclusions sont sans équivoque. Il faut à la fois une atmosphère moins humide (moins de gaz carbonique) plus de ventilation, moins de micro-organismes dans l'air, et sur les os. Un certain rapprochement peut être fait avec les problèmes rencontrés dans les grottes de Lascaux. Faudra-t-il restreindre le nombre quotidien de visiteurs? Nous n'osons pas vraiment proposer de faire comme pour Lascaux: l'adjonction aux Catacombes d'une copie conforme en matières synthétiques et imputrescibles, visitable «ad aeternam».

